ÉTUDES TRADITIONNELLES

42e Année | Janvier 1937 | No 205

TRADITION ET TRANSMISSION

Il arrive souvent que des questions qui nous sont posées nous montrent la nécessité d'insister sur des points qui nous paraissaient suffisamment clairs pour n'avoir pas besoin de plus amples explications, et où nous n'aurions pas pensé qu'il pouvait se trouver matière à quelque objection méritant d'être examinée d'une façon plus spéciale. C'est ainsi que nous nous trouvons amené à préciser encore la notion même de la tradition : on nous fait remarquer, en effet, que le mot de « tradition », dans son acception étymologique, n'exprime en somme d'autre idée que celle de transmission ; nous l'avions d'ailleurs indiqué nous-même, il y a assez longtemps déjà, au cours de nos études sur l'initiation (1), ce qui montre bien que, pour notre part, nous ne voyions là rien que de parfaitement normal et en accord avec l'application qui en est faite quand on parle de « tradition » au sens où nous l'entendons. Cependant, voici l'objection qu'on soulève à ce propos : n'importe quoi peut faire l'objet d'une transmission, y compris les choses de l'ordre le plus profane ; alors, pourquoi ne pourrait-on pas parler tout aussi bien de « tradition » pour tout ce qui est ainsi transmis, quelle qu'en soit la nature, au lieu de restreindre l'emploi de ce mot au seul domaine que nous pouvons appeler « sacré » ?

Nous devons faire tout d'abord une remarque importante,

1. *De la transmission initiatique* (no de décembre 1932).

et qui réduit déjà beaucoup la portée de cette question : c'est que, si l'on se reportait aux origines, celle-ci n'aurait pas à se poser, la distinction qu'elle implique étant alors inexistante. En effet, il n'y a pas proprement un domaine profane, auquel un certain ordre de choses appartiendrait par sa nature même ; il y a seulement, en réalité, un point de vue profane qui n'est, comme nous l'avons souvent expliqué, que la conséquence et le produit d'une sorte de dégénérescence, résultant elle-même de la marche descendante du cycle humain et de son éloignement graduel de l'état principiel. Donc, antérieurement à cette dégénérescence, c'est-à-dire en somme dans l'état normal de l'humanité non encore déchue, on peut dire que tout avait véritablement un caractère traditionnel, parce que tout était envisagé dans sa dépendance essentielle à l'égard des principes et en conformité avec ceux-ci, de telle sorte qu'une activité profane, c'est-à-dire séparée de ces mêmes principes et les ignorant, eût été quelque chose d'inconcevable, même pour ce qui relève de ce qu'on est convenu d'appeler aujourd'hui la « vie ordinaire », ou du moins pour ce qui pouvait y correspondre alors, et à plus forte raison pour ce qui est des sciences, des arts et des métiers, pour lesquels ce caractère traditionnel s'est maintenu beaucoup plus tard et se retrouve encore dans toute civilisation de type normal, si bien qu'on pourrait dire que leur conception profane est exclusivement propre à la seule civilisation moderne, qui ne représente elle-même, au fond, que l'ultime degré de la dégénérescence dont nous venons de parler.

Si maintenant nous considérons l'état de fait postérieur à cette dégénérescence, nous pouvons nous demander pourquoi l'idée de tradition y exclut ce qui est désormais traité comme d'ordre profane, c'est-à-dire ce qui n'a plus de lien conscient avec les principes, pour ne s'appliquer qu'à ce qui a gardé son caractère originel, avec l'aspect « transcendant » qu'il comporte. Il ne suffit pas de constater que l'usage l'a voulu ainsi, du moins tant que ne s'étaient pas encore produites les confusions et les déviations toutes modernes sur

lesquelles nous avons précédemment attiré l'attention ; il est vrai que l'usage modifie souvent le sens premier des mots, et qu'il peut notamment y ajouter ou en retrancher quelque chose ; mais cela même doit avoir aussi sa raison d'être, et, surtout dans un cas comme celui dont il s'agit ici, cette raison ne peut pas être indifférente. Nous pouvons d'ailleurs remarquer que ce fait n'est pas limité aux seules langues qui emploient ce mot latin de « tradition » ; en hébreu, le mot *qabbalah*, qui a exactement le même sens de transmission, est pareillement réservé à la désignation de la tradition telle que nous l'entendons, et même, plus strictement encore, de sa partie ésotérique et initiatique, c'est-à-dire de ce qu'il y a de plus « intérieur » et de plus élevé dans cette tradition, de ce qui en constitue en quelque sorte l'esprit même ; et cela encore montre bien qu'il doit y avoir là quelque chose de plus important et de plus significatif qu'une simple question d'usage au sens où on peut l'entendre quand il s'agit seulement de modifications quelconques du langage courant.

En premier lieu, il y a déjà une indication qui résulte immédiatement de ceci, que, comme nous le disions tout à l'heure, ce à quoi s'applique le nom de tradition, c'est ce qui est en somme, dans son fond même, sinon forcément dans son expression extérieure, resté tel qu'il était à l'origine ; il s'agit donc bien là de quelque chose qui a été transmis, pourrait-on dire, d'un état antérieur de l'humanité à son état présent. En même temps, on peut remarquer que le caractère « transcendant » de tout ce qui est traditionnel implique aussi une transmission dans un autre sens, partant des principes mêmes pour se communiquer à l'état humain ; et ce sens rejoint d'une certaine façon et complète évidemment le précédent. On pourrait même, en reprenant ici les termes que nous avons employés ailleurs pour exposer le symbolisme de la croix, parler à la fois d'une transmission « verticale », du supra-humain à l'humain, et d'une transmission « horizontale », à travers les états ou les stades successifs de l'humanité ; la transmission verticale est d'ailleurs essentiellement

« intemporelle », la transmission horizontale seule impliquant une succession chronologique. Ajoutons encore que la transmission verticale, qui est telle quand on l'envisage de haut en bas comme nous venons de le faire, devient, si on la prend au contraire de bas en haut, une « participation » de l'humanité aux réalités de l'ordre principiel, participation qui, en effet, est précisément assurée par la tradition sous toutes ses formes, puisque c'est là ce par quoi l'humanité est mise en rapport effectif et conscient avec ce qui lui est supérieur.

Il y a encore autre chose : au caractère de « transcendance » qui appartient essentiellement aux principes, et dont tout ce qui y est effectivement rattaché participe par là-même à quelque degré, s'ajoute un caractère de « permanence » qui exprime l'immutabilité de ces mêmes principes, et qui se communique pareillement, dans toute la mesure du possible, à leurs applications, alors même que celles-ci se réfèrent à des domaines contingents. Ceci ne veut pas dire, bien entendu, que la tradition ne soit pas susceptible d' « adaptations » conditionnées par certaines circonstances ; mais, sous ces modifications, la permanence est toujours maintenue quant à l'essentiel ; et, même lorsqu'il s'agit de contingences, ces contigences comme telles sont en quelque sorte dépassées et « transformées » par le fait même de leur rattachement aux principes. Au contraire, quand on se place au point de vue profane, qui se caractérise, d'une façon qui ne peut d'ailleurs être que toute négative, par l'absence d'un tel rattachement, on est, si l'on peut dire, dans la contingence pure, avec tout ce qu'elle comporte d'instabilité et de variabilité incessante, et sans aucune possibilité d'en sortir ; c'est en quelque sorte le « devenir » réduit à lui-même, et il n'est pas difficile de se rendre compte qu'en effet les conceptions profanes de toute nature sont soumises à un changement continuel, non moins que les façons d'agir qui procèdent du même point de vue, et dont ce qu'on appelle la « mode » représente l'image la plus frappante à cet égard. On peut conclure de là que la tradition comprend non seulement tout ce qui vaut d'être transmis,

mais même tout ce qui peut l'être véritablement, puisque le reste, ce qui est dépourvu de caractère traditionnel et qui, par conséquent, tombe dans le point de vue profane, est dominé par le changement au point que toute transmission y devient bientôt un « anachronisme » pur et simple, ou une « superstition », au sens étymologique du mot, qui ne répond plus à rien de réel ni de valable.

On doit maintenant comprendre pourquoi tradition et transmission peuvent être regardées, sans aucun abus de langage, comme presque synonymes ou équivalentes, ou pourquoi, tout au moins, la tradition, sous quelque rapport qu'on l'envisage, constitue ce qu'on pourrait appeler la transmission par excellence. D'autre part, si cette idée de transmission est si essentiellement inhérente au point de vue traditionnel que celui-ci ait pu en tirer légitimement sa désignation même, tout ce que nous avons dit de la nécessité d'une transmission régulière pour ce qui appartient à cet ordre traditionnel, et plus particulièrement à l'ordre initiatique qui en est partie intégrante et même « éminente », s'en trouve encore renforcé et en acquiert même une sorte d'évidence immédiate qui devrait, au regard de la plus simple logique, et sans même faire appel à des considérations plus profondes, rendre décidément impossible toute contestation sur ce point, où d'ailleurs les organisations « pseudo-initiatiques » ont seules intérêt, parce que cette transmission leur fait défaut, à entretenir l'équivoque et la confusion.

René Guénon.

REMARQUES SUR LA NOTATION MATHÉMATIQUE

Nous avons eu souvent l'occasion de faire remarquer que la plupart des sciences profanes, les seules que les modernes connaissent ou que même ils conçoivent comme possibles, ne représentent en réalité que de simples résidus dénaturés des anciennes sciences traditionnelles, en ce sens que c'est la partie la plus inférieure de celles-ci qui, ayant cessé d'être mise en relation avec les principes, et ayant perdu par là sa véritable signification originelle, en est arrivée à prendre un développement indépendant et à être regardée comme une connaissance se suffisant à elle-même. Les mathématiques modernes ne font pas exception sous ce rapport, si on les compare à ce qu'étaient pour les anciens la science des nombres et la géométrie ; et, quand nous parlons ici des anciens, il faut y comprendre même l'antiquité « classique », comme la moindre étude des théories pythagoriciennes et platoniciennes suffit à le montrer, ou le devrait tout au moins s'il ne fallait compter avec l'extraordinaire incompréhension de ceux qui prétendent aujourd'hui les interpréter ; si cette incompréhension n'était aussi complète, comment pourrait-on soutenir, par exemple, l'opinion d'une origine « empirique » des sciences dont il s'agit, alors que, en réalité, elles apparaissent au contraire d'autant plus éloignées de tout « empirisme » qu'on remonte plus haut, ainsi qu'il en est d'ailleurs également pour toute autre branche de la connaissance ?

Les mathématiciens, à l'époque moderne, semblent en être arrivés à ignorer ce qu'est véritablement le nombre, car ils

réduisent toute leur science au calcul, qui est pour eux un simple ensemble de procédés plus ou moins artificiels, ce qui, en somme, revient à dire qu'ils remplacent le nombre par le chiffre ; du reste, cette confusion du nombre avec le chiffre est tellement répandue de nos jours qu'on pourrait la retrouver à chaque instant jusque dans les expressions du langage courant. Or, le chiffre n'est proprement rien de plus que le vêtement du nombre ; nous ne disons pas même son corps, car c'est plutôt la forme géométrique qui, à certains égards, peut être légitimement considérée comme le véritable corps du nombre, ainsi que le montrent les théories des anciens sur les polygones et les polyèdres, mis en rapport direct avec le symbolisme des nombres. Nous ne voulons pas dire, cependant, que les chiffres mêmes soient des signes entièrement arbitraires, dont la forme n'aurait été déterminée que par la fantaisie d'un ou de plusieurs individus ; il doit en être des caractères numériques comme des caractères alphabétiques, dont ils ne se distinguent d'ailleurs pas dans certaines langues, et on peut appliquer aux uns aussi bien qu'aux autres la notion d'une origine hiéroglyphique, c'est-à-dire idéographique ou symbolique, qui vaut pour toutes les écritures sans exception.

Ce qu'il y a de certain, c'est que les mathématiciens emploient dans leur notation des symboles dont ils ne connaissent plus le sens, et qui sont comme des vestiges de traditions oubliées ; et ce qui est le plus grave, c'est que non seulement ils ne se demandent pas quel peut être ce sens, mais que même ils semblent ne pas vouloir qu'il y en ait un. En effet, ils tendent de plus en plus à regarder toute notation comme une simple « convention », par quoi ils entendent quelque chose qui est posé d'une façon tout arbitraire, ce qui, au fond, est une véritable impossibilité, car on ne fait jamais une convention sans avoir quelque raison de la faire, et de faire précisément celle-là plutôt que toute autre : c'est seulement à ceux qui ignorent cette raison que la convention peut paraître arbitraire, et c'est bien ce qui se produit ici. En

pareil cas, il n'est d'ailleurs que trop facile de passer de l'usage légitime et valable d'une notation à un usage illégitime, qui ne correspond plus à rien de réel, et qui peut même être parfois tout à fait illogique ; cela peut sembler étrange quand il s'agit d'une science comme les mathématiques, qui devrait avoir avec la logique des liens particulièrement étroits et pourtant il n'est que trop vrai qu'on peut relever de multiples illogismes dans les notions mathématiques telles qu'elle sont envisagées communément.

Un des exemples les plus frappants de ces notions illogiques, c'est celui du prétendu infini mathématique, qui, comme nous l'avons amplement expliqué en d'autres occasions, n'est et ne peut être en réalité que l'indéfini ; et il ne faudrait pas croire que cette confusion de l'infini et de l'indéfini se réduit à une simple question de mots. Ce que les mathématiciens représentent par le signe ∞ ne peut en aucune façon être l'Infini entendu dans son vrai sens ; ce signe ∞ lui-même est une figure fermée, donc visiblement finie, tout aussi bien que le cercle dont certains ont voulu faire un symbole de l'éternité, tandis qu'il ne peut être qu'une figuration d'un cycle temporel, indéfini seulement dans son ordre, c'est-à-dire de ce qui s'appelle proprement la perpétuité ; et il est facile de voir que cette confusion de l'éternité et de la perpétuité s'apparente étroitement à celle de l'infini et de l'indéfini. En fait, l'indéfini n'est qu'un développement du fini ; mais de celui-ci on ne peut faire sortir l'Infini, qui d'ailleurs ne saurait être quantitatif, pas plus qu'il ne saurait être quoi que ce soit de déterminé, car la quantité, n'étant qu'un mode spécial de réalité, est essentiellement limitée par elle-même. D'autre part, l'idée d'un nombre infini, c'est-à-dire, suivant la définition qu'en donnent les mathématiciens, d'un nombre qui serait plus grand que tout autre nombre, est une idée contradictoire en elle-même, car, si grand que soit un nombre N, le nombre N + 1 sera toujours plus grand, en vertu de la loi même de formation de la série indéfinie des nombres ; et de cette contradiction en découlent beaucoup

d'autres, comme l'ont d'ailleurs remarqué certains philosophes qui pourtant n'ont pas toujours bien vu la véritable portée de cette argumentation, car il en est qui ont cru pouvoir appliquer à l'Infini métaphysique même ce qui ne porte que contre le faux infini mathématique, commettant encore ainsi, bien qu'en sens contraire, la même confusion que leurs adversaires. Il est évidemment absurde de vouloir définir l'Infini, car toute définition est nécessairement une limitation, comme les mots mêmes le disent assez clairement, et l'Infini est ce qui n'a pas de limites ; chercher à le faire entrer dans une formule, c'est-à-dire en somme à le revêtir d'une forme, c'est s'efforcer de faire entrer le Tout universel dans un des éléments les plus infimes qui sont compris en lui, ce qui est manifestement impossible ; enfin, concevoir l'Infini comme une quantité, ce n'est pas seulement le borner comme nous venons de le dire, mais c'est encore, par surcroît, le concevoir comme susceptible d'augmentation ou de diminution, ce qui n'est pas moins absurde. Avec de semblables considérations, on en arrive vite à envisager plusieurs infinis qui coexistent sans se confondre ni s'exclure, des infinis qui sont plus grands ou plus petits que d'autres infinis, et même, l'infini ne suffisant plus, on invente le « transfini », c'est-à-dire le domaine des nombres plus grands que l'infini : autant de mots, autant d'absurdités, même au regard de la simple logique élémentaire. C'est à dessein que nous parlons ici d' « invention », car, si les réalités de l'ordre mathématique ne peuvent, comme toutes les autres réalités, qu'être découvertes et non pas inventées, il est clair qu'il n'en est plus de même quand on se laisse entraîner, par le fait d'un « jeu » de notation, dans le domaine de la fantaisie pure ; mais comment pourrait-on espérer faire comprendre cette différence à des mathématiciens qui s'imaginent volontiers que toute leur science n'est et ne doit être rien d'autre qu'une « construction de l'esprit humain », ce qui, assurément, la réduirait, si on devait les en croire, à n'être que bien peu de chose en vérité ?

Ce que nous avons dit pour l'infiniment grand, ou soi-disant tel, est également vrai pour ce qu'on appelle non moins improprement l'infiniment petit : si petit que soit un nombre $\frac{1}{N}$, le nombre $\frac{1}{N+1}$ sera encore plus petit ; nous reviendrons par la suite sur le sens qu'il convient d'attribuer exactement à cette notation. Il n'y a donc en réalité ni infiniment grand ni infiniment petit, mais on peut envisager la suite des nombres comme croissant ou décroissant indéfiniment, de sorte que le prétendu infini mathématique n'est bien que l'indéfini, qui, redisons-le encore, procède du fini et lui est, par conséquent, toujours réductible. L'indéfini est donc encore fini, c'est-à-dire limité ; même si nous n'en connaissons pas les limites ou si nous sommes incapables de les déterminer, nous savons cependant que ces limites existent, car tout indéfini n'est qu'un certain ordre de choses, qui est borné par l'existence même d'autres choses en dehors de lui. Par là-même, on peut évidemment envisager une multitude d'indéfinis ; on peut même les ajouter les uns aux autres, ou les multiplier les uns par les autres, ce qui conduit naturellement à la considération d'indéfinis de grandeur inégale, et même d'ordres différents d'indéfinité, que ce soit dans le sens croissant ou dans le sens décroissant. Il est facile de comprendre par là ce que signifient réellement les absurdités que nous signalions tout à l'heure, et qui cessent d'être des absurdités lorsqu'on remplace le prétendu infini mathématique par l'indéfini ; mais il est bien entendu que tout ce qu'on peut obtenir ainsi, aussi bien que le fini ordinaire dont il n'est jamais qu'une extension, est sans aucun rapport avec l'Infini, et est toujours rigoureusement nul vis-à-vis de celui-ci. En même temps, ces considérations montrent aussi d'une façon précise l'impossibilité d'arriver à la synthèse par l'analyse : on aura beau ajouter successivement les uns aux autres un nombre indéfini d'éléments, on n'obtiendra jamais le Tout, parce que le Tout est infini, et non pas indéfini ; on ne peut pas le concevoir autrement que comme infini, car il

ne pourrait être limité que par quelque chose qui lui serait extérieur, et alors il ne serait plus le Tout ; si l'on peut dire qu'il est la somme de tous ses éléments, c'est seulement à la condition d'entendre ce mot de somme au sens d'intégrale, et une intégrale ne se calcule pas en prenant ses éléments un à un ; si même on pouvait supposer qu'on soit arrivé à parcourir analytiquement un ou plusieurs indéfinis, on n'aurait pas pour cela avancé d'un pas au point de vue universel, et on serait toujours exactement au même point par rapport à l'Infini. Tout ceci peut d'ailleurs s'appliquer analogiquement à des domaines autres que celui de la quantité ; et la conséquence qui en résulte immédiatement, c'est que la science profane, dont les points de vue et les méthodes sont exclusivement analytiques, est par là-même incapable de dépasser certaines limitations ; l'imperfection, ici, n'est pas inhérente simplement à son état présent, comme certains voudraient le croire, mais bien à sa nature même, c'est-à-dire, en définitive, à son défaut de principes.

Nous avons dit que la série des nombres peut être considérée comme indéfinie dans les deux sens, croissant et décroissant ; mais cela demande encore quelque explication, car une objection peut se présenter immédiatement : c'est que le nombre véritable, ce qu'on pourrait appeler le nombre pur, est essentiellement le nombre entier ; et la série des nombres entiers, partant de l'unité, va en croissant indéfiniment, mais elle se développe tout entière dans un seul sens, et ainsi l'autre sens opposé, celui de l'indéfiniment décroissant, ne peut y trouver sa représentation. Cependant, on a été amené à considérer diverses sortes de nombres, autres que les nombres entiers ; ce sont là, dit-on habituellement, des extensions de l'idée de nombre, et cela est vrai d'une certaine façon ; mais, en même temps, ces extensions en sont aussi des altérations, et c'est là ce que les mathématiciens semblent oublier trop facilement, parce que leur « conventionalisme » leur en fait méconnaître l'origine et la raison d'être. En fait, les nombres autres que les nombres entiers se

présentent toujours, avant tout, comme la figuration du résultat d'opérations qui sont impossibles quand on s'en tient au point de vue de l'arithmétique pure, celle-ci n'étant en toute rigueur que l'arithmétique des nombres entiers ; mais ce n'est pas arbitrairement qu'on en vient à considérer ainsi le résultat de telles opérations, au lieu de se borner à les regarder simplement comme impossibles ; c'est, d'une façon générale, en conséquence de l'application qui est faite du nombre, quantité discontinue, à la mesure de grandeurs qui, comme les grandeurs spatiales par exemple, sont de l'ordre de la quantité continue. Entre ces modes de la quantité, il y a une différence de nature telle que la correspondance de l'un à l'autre ne saurait s'établir parfaitement ; pour y remédier dans une certaine mesure, on cherche à réduire en quelque sorte les intervalles de ce discontinu qui est constitué par la série des nombres entiers, en introduisant entre ses termes d'autres nombres tels que les nombres fractionnaires et incommensurables, qui n'auraient aucun sens en dehors de cette considération. Il faut dire d'ailleurs que, malgré cela, il subsiste toujours forcément quelque chose de la nature essentiellement discontinue du nombre, qui ne permet pas qu'on obtienne ainsi un équivalent parfait du continu ; on peut réduire les intervalles autant qu'on le veut, c'est-à-dire en somme les réduire indéfiniment, mais non pas les supprimer ; on est donc amené encore ici à envisager un certain aspect de l'indéfini, et ceci pourrait trouver son application dans un examen des principes du calcul infinitésimal, mais ce n'est pas là ce que nous nous proposons présentement.

Sous ces réserves et dans ces conditions, on peut admettre certaines de ces extensions de l'idée de nombre auxquelles nous venons de faire allusion, et leur donner ou plutôt leur restituer une signification légitime ; c'est ainsi que nous pouvons envisager notamment les inverses des nombres entiers, représentés par des symboles de la forme $\frac{1}{n}$, et qui forme-

ront la série indéfiniment décroissante, symétrique de la série indéfiniment croissante des nombres entiers. Il faut encore remarquer que, bien que le symbole $\frac{1}{n}$ puisse évoquer l'idée des nombres fractionnaires, les nombres dont il s'agit ne sont pas définis ici comme tels ; il nous suffit de considérer les deux séries comme constituées par des nombres respectivement plus grands et plus petits que l'unité, c'est-à-dire comme deux ordres de grandeurs qui ont en celle-ci leur commune limite, en même temps qu'ils peuvent être regardés l'un et l'autre comme également issus de cette unité, qui est véritablement la source première de tous les nombres. Puisque nous avons parlé des nombres fractionnaires, nous ajouterons à ce propos que la définition qu'on en donne ordinairement est encore absurde : les fractions ne peuvent pas être des « parties de l'unité », comme on le dit, car l'unité véritable est nécessairement indivisible et sans parties ; arithmétiquement, un nombre fractionnaire ne représente rien d'autre que le quotient d'une division impossible ; mais cette absurdité provient d'une confusion entre l'unité arithmétique et ce qu'on appelle les « unités de mesure », qui ne sont telles que conventionnellement, et qui sont en réalité des grandeurs d'autre sorte que le nombre. L'unité de longueur, par exemple, n'est qu'une certaine longueur choisie pour des raisons étrangères à l'arithmétique et à laquelle on fait correspondre le nombre 1 afin de pouvoir mesurer par rapport à elle toutes les autres longueurs ; mais, par sa nature même de grandeur continue, toute longueur, fût-elle représentée ainsi numériquement par l'unité, n'en est pas moins toujours et indéfiniment divisible ; on pourra donc, en lui comparant d'autres longueurs, avoir à considérer des parties de cette unité de mesure, mais qui ne seront aucunement pour cela des parties de l'unité arithmétique ; et c'est seulement ainsi que s'introduit réellement la considération des nombres fractionnaires, comme représentation de rapports entre des grandeurs qui ne sont pas exactement divisibles les unes par les autres, La mesure

d'une grandeur n'est en effet pas autre chose que l'expression numérique de son rapport à une autre grandeur de même espèce prise comme unité de mesure, c'est-à-dire au fond comme terme de comparaison ; et on voit par là que toute mesure est essentiellement fondée sur la division, ce qui pourrait donner lieu encore à d'autres observations importantes, mais qui sont en dehors de notre sujet.

Cela dit, nous pouvons revenir à la double indéfinité numérique constituée, dans le sens croissant, par la série des nombres entiers, et, dans le sens décroissant, par celle de leurs inverses ; ces deux séries partent l'une et l'autre de l'unité, qui seule est à elle-même son propre inverse, puisque $\frac{1}{1} = 1$. Il y a d'ailleurs autant de nombres dans une des séries que dans l'autre, de sorte que, si l'on considère ces deux ensembles indéfinis comme formant une suite unique, on pourra dire que l'unité occupe exactement le milieu dans cette suite des nombres ; en effet, à tout nombre n de l'une des séries correspond dans l'autre série un nombre $\frac{1}{n}$, tel que $n \times \frac{1}{n} = 1$; l'ensemble des deux nombres inverses, se multipliant l'un par l'autre, reproduit l'unité. Si l'on voulait, pour généraliser davantage, introduire les nombres fractionnaires, au lieu de considérer seulement la série des nombres entiers et celle de leurs inverses comme nous venons de le faire, rien ne serait changé à cet égard : on aurait d'un côté tous les nombres plus grands que l'unité, et de l'autre tous les nombres plus petites que l'unité ; ici encore, à tout nombre $\frac{a}{b} > 1$, il correspondrait dans l'autre groupe un nombre inverse $\frac{b}{a} < 1$, et réciproquement, de telle façon que $\frac{a}{b} \times \frac{b}{a} = 1$, et ainsi il y aurait toujours exactement autant de nombres dans l'un et dans l'autre de ces deux groupes indéfinis séparés par l'unité. On peut dire encore que l'unité, occupant le milieu, corres-

pond à l'état d'équilibre parfait, et qu'elle contient en elle-même tous les nombres, qui sont issus d'elle par couples de nombres inverses ou complémentaires, chacun de ces couples constituant, du fait de ce complémentarisme, une unité relative en son indivisible dualité ; nous développerons par la suite les conséquences qu'impliquent ces diverses considérations.

(*A suivre.*)

René Guénon.